

CHAPITRE III

ÉVÉNEMENTS REMARQUABLES

Au cours de l'année 1911

LES INONDATIONS DE JANVIER. — LA CHALEUR. — LA SÉCHERESSE

Après un hiver humide d'abord et ensuite très rigoureux, l'été 1911 aura été un des plus secs et des plus chauds qui soient restés dans le souvenir de notre génération.

L'hiver 1910-1911 fut pluvieux à l'excès. En décembre et janvier, les torrents débordèrent à peu près partout.

Les marais de La Mure ne formaient qu'un immense lac.

La Jonche était sortie de son lit jusque près de Pierre-Châtel. La route nationale fut, à certains moments, menacée de submersion.

Celle de La Motte fut envahie par les eaux du ruisseau de Payon qui franchirent la route nationale et par celles de la Jonche. Les eaux arrivèrent jusque dans la cour de la gare du chemin de fer. Mais l'inondation ne fut pas de longue durée.

Du 15 juin au 15 septembre il ne tomba pas d'eau. Les foins furent coupés et rentrés sans pluie. De même pour les céréales qui arrivèrent à maturité, furent moissonnées, rentrées et battues sans pluie.

Il n'y eut ni secondes coupes de foin, ni herbes pour pâturages. Les prairies, vues de loin, ressemblaient à des chaumes. Les pommes de terre tardives ne purent donner de tubercules, les précoces furent arrêtées dans leur croissance. Les jardins non arrosés desséchèrent.

Les arbres des promenades, tilleuls surtout, furent dépouillés de leurs feuilles à partir du 15 septembre.

Les agriculteurs commencèrent leurs labours pour ensemençer les blés, alors que les terres étaient à l'état de cendriers, et cela à partir du 10 septembre.

Les bestiaux sortaient pour changer d'air, mais non pour pâturer. Il fallut les nourrir à l'étable à partir du mois d'août.

La chaleur fut intense du 15 juin au 15 septembre. En juillet et en août le thermomètre marquait à l'ombre, dans la journée, de 30 à 33° degrés centigrades au-dessus de zéro.

Dans les appartements bien tenus, on avait encore 28° le 10 septembre à midi.

Nous ne dirons rien de la température au soleil qui variait suivant l'exposition. On put constater en certains points abrités contre les murs ou sous les toits en ardoises jusqu'à 45° !

Depuis la floraison des raisins jusqu'à la récolte, pas de pluie bien-faisante.

Les vendanges se firent du 23 septembre au 20 octobre.

Elles furent peu abondantes, mais les raisins, venus sans pluie, furent mûrs de bonne heure et très sucrés. Aussi le vin fut-il d'excellente qualité.

Enfin, le 15 septembre, après deux ondées, la température se rafraîchit tout à coup et la moyenne donnée par le thermomètre dans les appartements aérés, descendit à 22° de midi à 4 heures. Ce fut un véritable soulagement.

La pluie tant désirée n'arriva que le 20 septembre et peu abondante, mais l'automne fit aussitôt sentir ses premières fraîcheurs vers le 25 septembre.

L'hiver fut tout le contraire de celui annoncé par le rafraîchissement de la température de fin septembre.

Jamais hiver plus doux n'est resté dans les souvenirs des anciens. A La Mure, les chantiers communaux n'ont pas été fermés. Les égouts des Hers et du Sicat ont été construits en décembre 1911, janvier et février 1912. A peine cinq à six jours de neige et de froid dans la première quinzaine de février. Dans les vignes et les coteaux de Saint-Georges, les amandiers ont fleuri en janvier et au 15 février ils étaient en pleine floraison. Le climat de notre pays a été qualifié souvent de climat de Nice.

II. — CONSEQUENCES DE LA SECHERESSE DE 1911

Au cours de l'été, les sources tarirent dans beaucoup de régions. Certaines grandes villes de France telles que Lille, Saint-Etienne, manquèrent d'eau. Grenoble dut subir une forte réduction. Aussi le Conseil municipal s'occupait-il de l'adduction de nouvelles sources.

Plus près de nous, dans le Trièves notamment, les agriculteurs souffrirent beaucoup de la diminution du débit des sources et même de leur disparition.

Jusque sur les hautes montagnes, le manque d'eau se fit sentir pour abreuver le bétail. Ainsi, sur Serrioux, la Fontaine-Mathieu qui de mémoire d'homme et aussi d'après les anciens écrits, servait à l'abreuvement du bétail de La Mure, de Lavalens et même du Villard-Saint-Christophe, ne donna, vers le 15 septembre, qu'un litre à la minute.

Font-Froide, située au bas du petit Perollier, qui est commune à La Mure et au Villard-Saint-Christophe, diminua considérablement. Son débit devint à peine suffisant pour abreuver le bétail du Villard, sur l'arrière-saison.

L'assainissement du grand pré marais a capté les écoulements de Fontaine-Froide qui sourd dans des éboulis au-dessous de Col-Roux,

du côté de La Morte. Ces écoulements se réunissent dans l'un des canaux secondaires qui rejoint le ruisseau de Serrioux au mas des Sagnes, près de l'ancien « jat » de La Mure. Les bergers durent barrer ce canal avec des mottes de gazon pour faire refluer les eaux vers la montagne Badière. Et c'est dans ce canal que le troupeau de Serrioux venait chaque jour du haut de Combebelle pour s'abreuver. Toutes les sources de cette dernière montagne qui habituellement suffisaient à l'alimentation du bétail parquant sur place, tarirent.

Le petit lac de Charlet, traversé par La Jonche qui prend sa source à l'Oreille du Loup, fut asséché. Le ruisseau qui vient de l'Oreille du Loup s'était perdu dans les éboulis tant son volume avait baissé. Les troupeaux de Charlet eurent à souffrir de la soif.

A La Mure, dans la Ville, la population a pu apprécier la valeur et les avantages des nouvelles eaux.

Les anciennes sources qui coulent encore dans le ruisseau de Bouteillaret donnaient de 75 à 80 litres à la minute pour une population de 3.500 âmes, avec un bétail important.

Que serait-il advenu à La Mure en 1911, avec cette terrible sécheresse, si nous n'avions pas eu la chance de découvrir les nappes aquifères ascendantes de Pierre-Châtel, de créer des sources et les amener à La Mure ? Il est très naturel de se poser cette question.

En relisant les vieux registres des délibérations municipales, on trouve des relations de grandes sécheresses, des plaintes des habitants manquant d'eau et des préoccupations des municipalités. Certains tableaux des souffrances de la population muroise sont véritablement navrants.

Mais ce n'est là que de l'histoire qui intéresse peu la majorité des administrés ; ce qui l'intéresse au plus haut point, c'est le bien-être dont on n'apprécie réellement le prix que lorsqu'il vous manque.

Que les murois jouissent de ce bien-être sans s'y arrêter, c'est naturel !

Mais ce qui l'est moins pour la Municipalité et pour les agents du service des eaux, ce sont les tranes par lesquelles ils ont passé en 1911 durant près de deux mois.

Nous nous sommes expliqués sur ce point capital sous le Chapitre qui précède.

